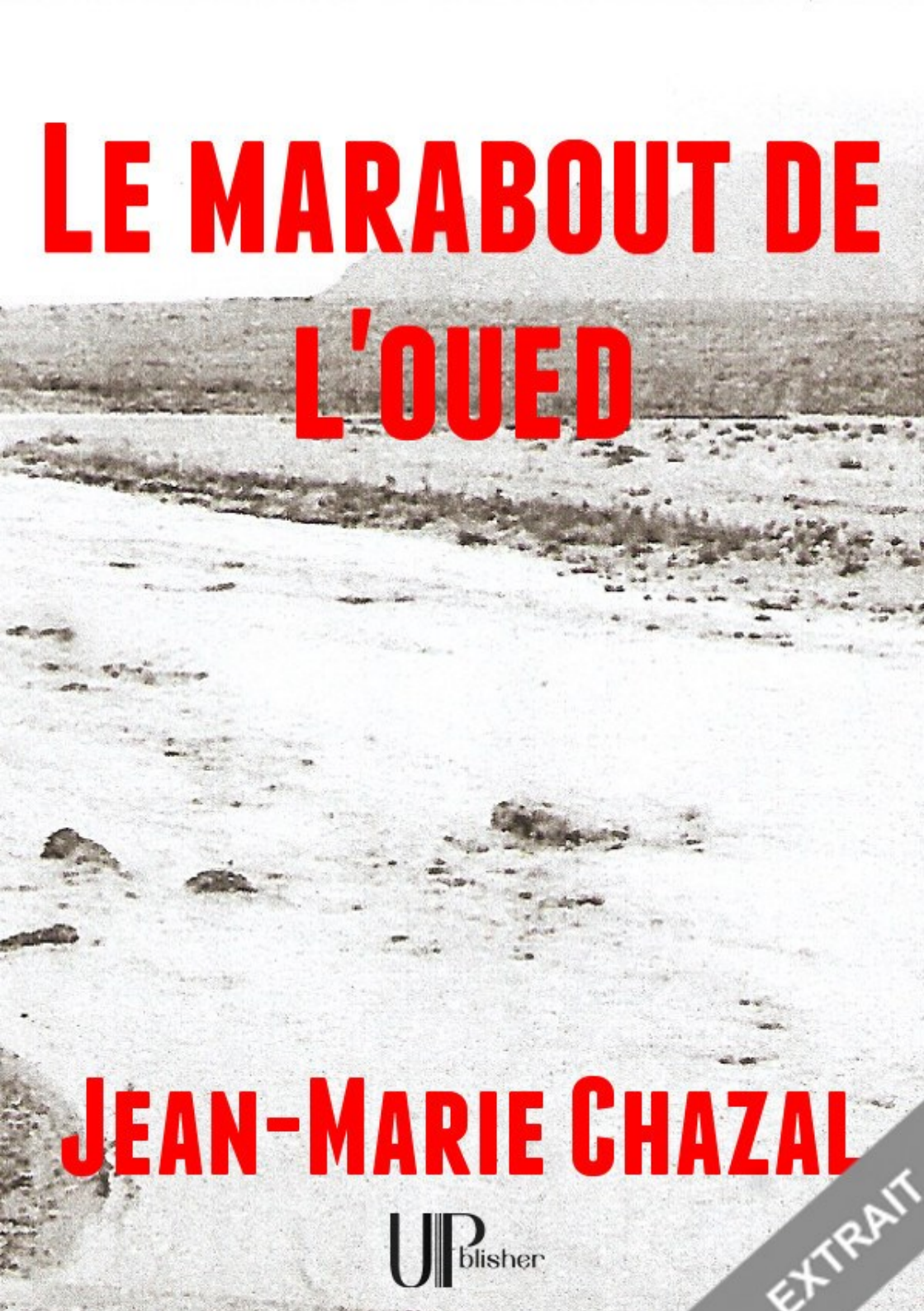
Le marabout de l'oued



Jean-Marie Chazal

UPblisher

EXTRAIT

LE MARABOUT DE L'OUED
JEAN-MARIE CHAZAL

UPblisher.com

Le mélange de l'admiration et de la pitié
est l'une des plus sûres recettes de l'affection.

François Mauriac

Tout pouvoir pour tout vivre
Tout vivre pour tout connaître
Tout connaître pour tout comprendre
Tout comprendre pour tout exprimer

Henry de Montherlant

A Jennifer
ce « salaire pour le diable »

Prologue

Jean-Pascal est mort

Récit de Gérard Lartigue
(Haffouz – gouvernorat de Kairouan, Tunisie)

Jean-Pascal est mort. Il était mon ami. Il est mort parce qu'il a sans doute accepté de mourir en ne refusant pas la séduction du clin d'œil de ce destin qui lui obscurcissait l'horizon depuis plusieurs semaines. Il ne sortait guère le soir. Alors quand j'ai été certain à minuit qu'il n'était pas chez lui, (la chose n'était pas toujours facile car la plupart du temps il refusait de répondre tout en laissant allumée comme une provocation narquoise sa lampe de bureau) j'ai commencé à parcourir les rues du village. On ne l'a retrouvé qu'à midi, près du marabout de l'oued. A ses côtés son chien pleurait à petits gémissements brefs.

Le soir, après que l'ambulance de l'ambassade l'ait emporté via Tunis vers un quelconque cimetière de terre bien grasse et fertile des Yvelines je voulus réécouter les bandes de magnétophone que je possédais de lui. Je ne dormis pas de la nuit, fasciné autant par cette

voix ingrate, heurtée jusqu'au bégaiement, que par cet itinéraire tourmenté qui ne pouvait sans doute finir que de cette façon.

Quand il nous arrivait de nous promener tous les deux sous le soleil déclinant de la fin de l'après-midi, il s'arrêtait parfois, regardait silencieusement l'horizon d'un ocre de terre sableuse si semblable à sa face du dernier jour et, étendant le bras en un vaste geste circulaire me disait :

« Comment ne pas être ici certain que l'homme est bon ? »

Il baissait la tête et nous reprenions notre promenade à pas lents et prudents, car il s'effrayait beaucoup à la perspective de rencontrer une vipère ou un scorpion. Je ne comprenais pas toujours très bien ce que voulaient dire certaines de ses phrases mi-poétiques mi-sibyllines. Ou plutôt je ne les comprenais pas tout de suite, comme si elles me faisaient un peu peur. Ce n'était que le soir, dans la solitude de ma chambre, que je vivais le moment commenté quelques heures auparavant.

Jean-Pascal est mort. Il était mon ami et moi je l'aimais. En général sa présence intriguait, irritait parfois car il est inconfortable bien souvent de voir des gens heureux sans que l'on en connaisse les raisons. L'incompréhension peut alors entretenir la crainte d'une imposture...

Dans notre village perdu dans la steppe du centre tunisien il dérangeait autant qu'il « distrayait ». Il était bien conscient de tous ces sentiments contradictoires, mais s'en amusait avec distance. Un jour pourtant il s'est défendu et par là-même s'est un peu livré. Quand je pense à cette scène il me vient quand même des soupçons : n'a-t-il pas une fois de plus joué la comédie ? N'a-t-il pas ce soir-là accepté le jeu d'une fausse simplicité pour mieux encore affirmer son appartenance à un ailleurs dont il m'a souvent dit qu'il ne savait pas s'il en possédait la clé ou seulement l'illusion ?

C'était l'une de ces soirées entre coopérants comme il y en a tant. Soirées de sauvetage de l'ennui où, à l'abri du confort, s'épanouit le cancer de la médisance.

J'avais été étonné, en arrivant, de trouver Jean-Pascal. Non qu'il refusât les invitations, mais il n'aimait pas siéger à une table où l'on fut plus de trois ou quatre. Quand il était là il parlait beaucoup, s'irritait d'être interrompu ou n'admettait de l'être que pour relancer la mécanique d'une pensée qui avançait par pulsions improvisées et non par un raisonnement bien suivi. Il n'aimait pas le groupe, car alors il perdait beaucoup de son influx et de sa spontanéité à contrôler un dialogue qui échappait à sa directivité. Et puis – sans doute est-ce pour cela qu'il attirait et repoussait en même temps – il avait une manière toute particulière de créer l'ambiguïté avec le couple qui le recevait. A partir de rien, un geste, un regard, une phrase, il levait le formidable obstacle de la pudeur et campait dans l'intimité de ses hôtes. Sans que l'on puisse l'en empêcher il installait son propre terrain et obligeait ses vis-à-vis, entre la viande et le dessert, à le suivre. Combien de couples ne m'ont-ils pas dit qu'après son départ ils restaient main dans la main, s'interrogeant dans la nuit étoilée sur leur ami qui préférait faire l'amour avec la lune.

Nous étions donc huit ce soir là. Huit coopérants. Huit enseignants. Huit rescapés des rafles du Quartier Latin qui accomplissions notre Service National. Malgré Jean-Pascal la soirée avait été terne. Les élèves. Les arabes. Les difficultés quotidiennes. Les joies. La faculté d'étonnement encore bien loin d'être assouvie. Les élèves. Les arabes.

Après le repas, quand nous passâmes au « salon », c'est-à-dire la partie de la pièce séparée de la « salle à manger » par une natte d'alfa suspendue au plafond, la conversation ne prit pas de second souffle et s'enlisa dans une apaisante banalité. Parfois Jean-Pascal fixait en silence l'un d'entre nous jusqu'à la limite de la gêne, la sienne propre ou celle de celui qu'il dévisageait. Il avait chez les uns ou les autres une petite habitude qui confinait au tic. Ce soir, passant presque avec tendresse ses doigts sur les longs poils du tapis bédouin il découvrit un disque qui, caché en partie par le précédent sur la pile, ne montrait de la pochette que le haut d'un visage en gros plan, couleur sépia. Je connaissais le goût de Jean-Pascal pour cette couleur qui n'en était

pas une. Il y voyait, me disait-il, tout le respect que l'on doit à la chose surannée, mais aimée. Il prit le disque. Je lus : « Léonard Cohen ». Je ne connaissais pas.

– Je peux ?

– C'est très chouette.

– Étrange, mais fascinant.

– Fascinant parce qu'étrange ?

– Lancinant.

Jean-Pascal fronça légèrement les sourcils, comme s'il ressentait quelque humeur à ne pas avoir seul le monopole de la découverte d'une originalité.

Le haut parleur inaugura cette voix effectivement lancinante qu'on allait entendre si souvent.

"Suzanne takes your hand
and she leads you to the river
And you want to travel with her
And you want to travel blind
And you're sure that she can find you
Because she's touched her perfect body
With her mind"

– Vous l'avez depuis longtemps ?

On écouta le disque en son entier, ponctuant les approbations de sourires et de mimiques.

La face terminée, chacun s'ébroua. Certains, déjà levés, se jetaient un pull ou un châle sur les épaules.

Pierre prit la parole :

– Jean-Pascal, on m'a dit aujourd'hui que tu étais méprisant. Es-tu méprisant ?

Ce fut étrange. Plus personne ne bougeait. Ou plutôt chacun s'était immobilisé, même Pierre qui demeurait avec le large sourire un peu bête avec lequel sur un ton anodin il avait posé sa question.

Seul Jean-Pascal était en mouvement. Il dit :

– On n'aime les autres qu'à partir du moment où on les prend en pitié.

– Alors tu n'aimes personne ?

– S'il est vrai que tu les méprises.

– Ah ! Non. Toi, Pierre, tu le penses aussi ?

Pierre fit ses habituels moulinets avec ses grands bras et dit :

– Jean-Pascal, tu ne cesses de jouer la comédie. A toi-même. Et, aux autres, bien entendu. Incapable de t'affirmer autrement. Tu te complais à véhiculer un artificiel insolite. Tes rapports avec les autres ne sont pas toujours normaux et tes actes souvent peu clairs. En perpétuelle représentation tu te dois – tu es condamné – de vouloir sans cesse surprendre. En fait tu te débats dans un tragique intérieur rampant.

Jean-Pascal se leva, nous tourna le dos et fouilla dans les livres de la petite bibliothèque. Il prit « Sur l'eau » de Guy de Maupassant. Pour avoir été présent ce jour là je savais qu'il en avait fait cadeau il y a peu à Pierre et Michèle. Jean-Pascal ne faisait jamais de cadeau « désintéressé ». Je veux dire que ce qu'il offrait était toujours lié de près ou de loin à sa sensibilité, voire à ses sensations. Si Pierre pouvait ici continuer, il dirait que Jean-Pascal voulait donner de lui-même une image presque toujours embellie par l'objet offert, le plus souvent un livre. Il feuilleta l'ouvrage. Trouva ce qu'il cherchait.

– Voilà la meilleure réponse derrière laquelle je pense m'abriter.

Et il lut :

« En l'homme de lettres aucun sentiment simple n'existe plus. Tout ce qu'il voit, ses joies, ses plaisirs, ses souffrances, ses désespoirs deviennent instantanément des sujets d'observation. Il analyse malgré lui, malgré tout, sans fin, les cœurs, les visages, les gestes, les intonations. Sitôt qu'il a vu, quoiqu'il ait vu, il lui faut le pourquoi. Il n'a pas un élan, pas un cri, pas un baiser qui soient francs, pas une de ces actions instantanées qu'on fait parce qu'on doit les faire, sans savoir, sans réfléchir, sans comprendre, sans se rendre compte ensuite.

S'il cause, sa parole semble souvent médisante, uniquement parce que sa pensée est clairvoyante et qu'il désarticule tous les ressorts cachés des sentiments et des actions des autres. Il vit condamné à être toujours, en toute occasion, un reflet de lui-même et un reflet des autres, condamné à se regarder sentir, agir, aimer, penser, souffrir, et à ne jamais souffrir, penser, aimer, sentir comme tout le monde,

bonnement, franchement, simplement, sans s'analyser soi-même après chaque joie et après chaque sanglot.

... Et s'il aime, s'il aime une femme, il la dissèque comme un cadavre. Tout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait est instantanément pesé dans une délicate balance de l'observation qu'il porte en lui et classé à sa valeur documentaire. Qu'elle se jette à son cou dans un élan irréfléchi, il jugera le mouvement en raison de son opportunité, de sa justesse, de sa puissance dramatique et le condamnera tacitement s'il le sent faux ou mal fait. »

Jean-Pascal referma le livre, baissa la tête. Peut-être voulait-il apprécier pleinement ces lignes qu'il devait je pense bien connaître.

Nous étions habitués à la véhémence avec laquelle il défendait ses façons de voir et de faire et qui nous apparaissaient d'autant plus provocatrices que ses plaidoyers commentaient des affirmations étranges, marginales, orgueilleusement minoritaires. Contrairement à ce que beaucoup pensaient, le ton alors employé n'avait jamais pour but avoué la rage forcenée de convaincre. C'était en réalité beaucoup plus subtil et tragique, l'expression d'un désespoir alimenté par ses propres tourments. L'intensité de sa voix n'était que l'affirmation d'un moi qui ne pouvait s'accomplir que dans l'opposition à ce qu'il y avait de plus établi dans la vie des êtres. Il violait l'intimité de ceux qu'il approchait et sous le couvert de la gentillesse se nourrissait en fait des vérités et des souffrances qu'il avait révélées. « Jean-Pascal est un vampire » avait conclu Pierre. Sous l'apparence agressive de cette remarque il y avait eu, j'en suis sûr, le désir bienveillant (Pierre était profondément catholique) de comprendre Jean-Pascal. Peut-être pour mieux l'apprécier.

Ce dernier gardait les yeux fermés. Pierre me sourit. Nous nous comprenions. Si les autres, notamment les femmes, semblaient encore sous le coup de ce « numéro d'acteur », nous deux étions tous les deux conscients de ce qui se passait. Jean-Pascal jouissait manifestement de ce silence, lourd de l'effet qu'il avait produit. Son amour de la solitude, une quasi misanthropie, n'aurait été qu'une

passion morbide et vouée à l'échec s'il n'était pas régulièrement alimenté de satisfactions égocentriques. Quand on s'était bien persuadé de cela on n'avait certes pas compris Jean-Pascal, mais on avait identifié un maillon de cette personnalité torturée.

Pierre dit :

– Jean-Pascal, ton talent est toujours de t'appuyer sur ce qui est indiscuté et reconnu, avalisé par les lauriers d'une quelconque consécration, en général littéraire, mais crois-tu que cela résiste à notre regard critique ? Ton verbe est une parade, ta solitude trop clamée l'attrait des imbéciles, ton mépris une armure contre toi-même et non contre les autres que tu cherches à attirer à toi pour les mieux repousser ensuite.

Je n'avais jamais vu Jean-Pascal ainsi contesté. Je ne savais pas, je ne pouvais me rendre compte si c'était de la part de Pierre un début de mise à mort ou au contraire une tentative pour que pour une fois – enfin ! – Jean-Pascal soit lui-même et puisse s'exprimer devant un auditoire dont notre ami aurait été assuré de l'écoute bienveillante comme de la confidentialité.

Jean-Pascal joignit les mains en un geste habituel et dit :

– Loin de moi a été l'intention d'éblouir ou de m'expliquer par Maupassant interposé. Disons que je frémis d'humilité en lisant ce qui me ressemble tant et que je ne croyais pas possible de trouver à la fois si clair et si proche de moi.

– Mais l'amour ? Les femmes ? Tu crées donc une hiérarchie dans le sensible ?

– L'homme est prisonnier de pulsions. Ce sont toujours les mêmes. Ou elles nous dominent ou nous les maîtrisons. C'est seulement dans ce dernier cas que l'on peut authentiquement en jouir puisque nous en sommes les souverains.

Pierre restait songeur. La conversation ne prenait pas le tour qu'il s'était fixé.

– Tu parles de pulsions. Mais l'homme est sociable, fait pour vivre avec les autres. Le mépris ne peut être que l'expression d'un

orgueil métastasant la simplicité des choses ou d'une inadaptation clinique à la vie, à l'humain.

J'avais raison. Pierre s'énervait, devenait fragile. Peut-être n'en saurions-nous pas plus ce soir là, Jean-Pascal ne détestant rien tant que le manque de nuances dans une polémique, mais il reprit aussitôt :

– Tu ne crois pas qu'il y a autre chose ?

Pierre sourit. Allons, Jean-Pascal voulait jouer le jeu.

– La solitude n'est pas une vocation. On la choisit quand on a connu son contraire. Parce que l'on a connu la déception des bras restés fermés.

– Les femmes ?

– Par exemple. Il ne faut pas confondre mépris et désir de garder intacte son indépendance.

– Ce qui veut dire en somme que tu as peur, que tu fuis, car c'est bien d'une fuite qu'il s'agit ?

Pierre avait prononcé cette dernière phrase sur le ton d'une interrogation et non d'une affirmation. Loin d'être une attaque, son propos n'était que l'évocation d'une hypothèse dont il devait certainement espérer davantage le démenti que la confirmation.

Jean-Pascal s'animait. On le sentait désireux d'une justification sincère et convaincante. A part moi qui, bien sûr, avait avec lui des relations un peu secrètes (jamais personne n'était témoin de nos rencontres, de nos conversations, de ce que, aujourd'hui qu'il est mort, je pourrais appeler notre amical partenariat), nul ne savait exactement qui il était. A peine avaient-ils appris qu'il avait obtenu sa licence de lettres en Sorbonne, qu'il était maître auxiliaire dans un collège d'enseignement technique de la région parisienne et « ancien combattant » du joli mai. Comme nous tous ici, il avait choisi la Coopération, mais bien peu savaient qu'à tout prendre il aurait opté en cas de refus pour l'objection de conscience, rejetant ainsi sans appel l'uniforme qui était pour lui la négation de l'homme vivant.

La maîtresse de maison – brave fille assez jolie, l'idéale épouse du cadre d'avenir qu'allait devenir dans quelques mois son mari une fois son exotisme forcé terminé – passait devant chacun, une

corbeille de fruits dans une main, une bouteille d'eau minérale française (un grand luxe) dans l'autre. Je la suivais du regard avec un peu d'appréhension car j'avais peur que par un geste ou une parole (une banane ou une poire ?) elle ne rompit l'enchantement qui « nous » caressait, qui me caressait.

Jean-Pascal (hasard, tactique, orgueil ?) s'était installé en face de nous. On ne savait trop s'il s'adressait à un tribunal ou au contraire à une assemblée venue l'écouter.

– Pierre, tu confonds mépris et apparences du vécu de la solitude. Cette dernière est synonyme de liberté. Mais d'une liberté tout intérieure, arrachée aux tourments, aux déchirements de l'âme, c'est-à-dire aux essais de vivre pleinement l'instant jusqu'à la souffrance du bonheur. Il ne s'agit pas là du mal vécu d'expériences douloureuses. Une fois, certes, j'ai cru que je céderais à ce qui ne m'apparut pas comme une tentation, mais bien comme un épanouissement. J'avais trouvé en celle qui allait fleurir mon mois de mai le seul argument qui me ferait supporter à long terme une femme : l'égalité. Françoise était le contraire d'une certitude. C'était cela qui m'avait séduit en elle. Je devais sans cesse lui prouver ce que j'étais et naturellement il y avait réciprocité. La force et la forme pour nous unique de notre amour, c'était cela.

Je savais pourquoi Jean-Pascal venait de plonger jusqu'à l'insolence dans mes yeux... Ainsi donc elle s'appelait Françoise... Je revis cette nuit sanglante du 8 mai. Le premier acte de mon histoire avec Jean-Pascal.

Je baissais la tête en signe d'acquiescement. J'avais compris. Un mince sourire sur ses lèvres me confirma que le message était bien passé.

Il continua :

– L'illusion dura jusqu'à ce que nous nous aperçûmes que nous pensions trop la même chose et qu'en fait notre complicité dévorait notre spontanéité et notre lot d'initiatives. Continuer à être ensemble, c'était, à plus ou moins long terme redevenir faibles, amoureux, dépendants. C'était mourir. Elle est partie avec un

mercenaire du Biafra. Moi, j'étais non pas libre, mais libéré. Prêt à épouser la terre. C'était en juin. L'imagination d'un mois était morte, mais j'étais un éternel Phoenix prêt à consumer mes sens au feu des exaltations et à renaître chaque fois plus amoureux du suc de la terre. Je suis ici. Je vis. J'aime. Vous mes amis je vous aime. Ni mépris donc ni prétentieux dédain. Je vous aime tous. Beaucoup. Mais nous n'utilisons pas nos sens de la même façon. Si parfois j'ai l'apparence de vous fuir c'est parce que cela me fait mal de voir qu'au lieu d'accepter la douleur de l'âme vous préférez la thérapeutique de la banalité.

– Et Magguy ?

C'était la femme de Pierre qui avait posé cette question. Pour la première fois un membre de notre petite communauté osait parler tout haut de ce secret de polichinelle qui ne devait pas manquer d'alimenter les conjugales conversations sur l'oreiller. Magguy était la maîtresse occasionnelle de Jean-Pascal. Mais Magguy était mariée. Magnifique cocu, le mari enseignait les mathématiques au collège. Naturellement il ne savait rien, mais nous ne pouvions pas nous empêcher de voir avec d'autres yeux cet imbécile. Comment ne pouvait-il pas se rendre compte de l'éclat rieur ou compatissant de nos prunelles ? Beaucoup d'entre nous avaient essayé de « France-Dimancher » cet adultère, alimentant si bien les ragots dont notre petite communauté avait besoin. En somme cette liaison nous occidentalisait un peu. Nous transportions avec nous nos hypocrisies et certains se sentaient rassurés par cette composante anecdotique, lot banal de tout village français. Grâce à Jean-Pascal, Haffouz-sur-Mergueli devenait un peu Bazoches-sur-Oise.

Jean-Pascal se leva. Moi seul savais ce qu'il pensait. Moi seul connaissais le sens caché de ce que tous ici considéraient comme la poudre aux yeux d'une orgueilleuse impudence. Dans toutes ces têtes, le mépris, point de départ de cette discussion inattendue, revenait maintenant au galop, d'autant plus que Jean-Pascal avait disparu dans la cuisine, créant ainsi un « effet de scène » que chacun aurait juré prémédité. Pierre ne disait rien. Il devait lui aussi bien aimer Jean-

Pascal pour ne pas céder à ces fausses évidences, à ces trop faciles apparences et rester objectif.

Jean-Pascal revint, son petit chien dans les bras, un pull noir jeté sur les épaules. Sourire un peu crispé il s'inclina et s'adressa à la femme de Pierre :

– Je te remercie. C'était... bien.

Il nous regarda tous.

– Je vous souhaite une bonne nuit.

Il ouvrit la porte de la salle à manger. Disparut. On entendit se refermer l'entrée. Pour beaucoup ce fut comme un soulagement.

– Je dois rentrer. Je commence à huit heures demain.

– Dis, les conseils de classe de la 4e C sont-ils fixés ?

– J'ai reçu du saucisson par le courrier de ce matin. Qui en veut ?

– Sais-tu que ma bonne est encore malade ?

Je les quittai. J'entrais moi aussi dans la nuit. J'aurais voulu être Jean-Pascal.

Quand je repense à cette soirée, je ne peux m'empêcher d'en être toujours ému. Encore aujourd'hui je suis surpris par le calme de ses propos. D'habitude, sa passion emportait tout, laissant libre cours à sa nervosité. Il balayait les répliques qu'il ne jugeait pas conformes à l'esprit, voire à la lettre de la discussion en cours. Quand il était tout plein de son sujet, il châtrait dès leur début les répliques qui coupaient son discours. Ses gestes, le ton de sa voix, ses yeux imposaient la dictature d'un monologue qu'en définitive on acceptait malgré tout. Beaucoup, pourtant, seraient surpris de savoir qu'il en était bien autrement avec moi quand nous essayions de mieux cerner ce en quoi nous croyions. Dans nos échanges de la nuit tombée, même quand nous nous opposions (et Dieu sait si cela nous arrivait souvent) la compréhension dominait avec le désir, non pas de convaincre, mais d'accepter avant tout la réalité de l'autre.

Jean-Pascal et moi parlions le même langage. Cela nul ne le savait, nul ne le sait et nul ne le saura jamais. Je lui dois bien cet engagement au-delà de la mort.

Hier soir, quand je vis l'ambulance mortuaire disparaître derrière la petite colline du bout du village je me sentis le débiteur de Jean-Pascal. Plus jamais je ne serai libre, mais prisonnier de souvenirs qui sont les stigmates des rappels de sa définitive absence.

Tout à l'heure je suis allé chez lui. J'ai demandé les clés à sa bonne. Elle me les a données sans difficulté aucune, trop contente de s'en débarasser. Trop contente peut-être de savoir qu'elle n'aurait jamais plus à remettre les pieds dans une maison dont l'atmosphère insolite était devenue pour elle un angoissant décor.

En mettant la main sur la poignée de la porte du bureau je ne pus que relire une nouvelle fois – la dernière ? – ces deux phrases qu'il avait écrites en lettres majucules sur une petite feuille de papier à dessin collée au scotch sur le verre dépoli : *« Toi qui entres ici, déposes ta neutralité qui ne pourra que m'être agressive. L'oxygène de cette pièce c'est l'humain dans ce qu'il a de non corporel »*. Que devait penser Magguy devant ce cerbère épistolaire, elle qui n'entrait ici que pour faire vibrer son corps, pour jouir de sa chair par la chair de Jean-Pascal ?

J'entrais. Curieusement, je pensais trouver une pièce différente de celle que je connaissais bien. Je pensais trouver, je ne sais pas, comme un désordre. En somme je n'admettais pas que quelque chose de matériel lui survécut. Je n'admettais plus rien qui puisse rappeler Jean-Pascal à quiconque. Ce qui demeurerait de lui m'appartenait et n'appartiendrait qu'à moi.

Je m'assis à son bureau, dans son fauteuil de tubes d'aluminium et de contre-plaqué. De là mon regard englobait toute la pièce : le matelas couché sur la natte d'alfa et recouvert du klim multicolore, la bibliothèque en bambou séché (un cadeau de Pierre après un week-end dans les oasis du Sud). Sur les rayons bien peu rectilignes, ses livres. Je les reconnaissais à leur tranche et à l'habitude. Tous étaient beaux. Certains magnifiques. Il détestait les collections de poche. « Une indécence » disait-il. Quand il était arrivé en Tunisie, il n'était

accompagné que par deux valises. Mais la moitié de l'une d'elles n'était que livres. Le Coran. Le soufisme. Choderlos de Laclos. Kafka. Montherlant. Lautréamont. Rimbaud. Violette Leduc. Henry Miller. Malraux. Céline. Racine. Bernanos. Camus. Plus curieusement Emmanuelle d'Arsan, l'imitation de Notre Seigneur Jésus Christ, De Gaulle et Simenon.

Sur la table basse et ronde sur laquelle, rarement, il mangeait avec des copains le couscous de Zachina – sa bonne – des fleurs séchées dans un vase byzantin.

Sur le bureau, ses stylos. Des dossiers. Des poèmes inachevés. Des nouvelles dont seule l'introduction était rédigée. Ses dernières préparations de cours : le relief des U.S.A et le graphique de la représentation du débit d'un oued.

Sa pipe reposait dans une boite vide de Nescafé comme le pathétique d'un bras nu essayant de saisir le ciel en attendant qu'on l'étreigne. Je refusais brusquement de céder à ce sentimentalisme. Je regardais les murs couverts de feuilles de papier à dessin sur lesquelles il avait écrit quelques uns de ses poèmes. *« Ô oued dévastateur je t'admire. Tu coules en moi avec la violence de l'amour arraché ».* La phrase me bouleversa. Je jaillis du fauteuil, arrachai les feuilles de dessin, les déchirant et redéchirant ces lambeaux pour ne plus voir ces lettres écrites au stylo-feutre noir. Cette frénésie était geste du refus de la réalité de sa mort. Il fallait que tout disparaisse. Je dénudai les murs. Arrachai. Déchirai. Jean-Pascal mourait une deuxième fois. Je ramassais les bouts de papiers qui jonchaient la pièce, les entassais dans un grand carton que je transportais dans le jardin et y mis le feu. Des morceaux à moitié calcinés, légers, s'envolèrent vers l'oued, distant d'un bon kilomètre, là où avant-hier on avait retrouvé son corps.

Le téléphone sonna. Sans interruption : l'appel venait de France. Je décrochai, essouflé d'avoir couru.

– le 13 à Haffouz ?

– Oui.

– Ne quittez pas. On vous parle de Paris.

Une voix féminine demanda :

– Qui est à l'appareil ?

– Gérard Lartigue.

– Bonjour Gérard. Je suis Moune.

– Bonjour Moune.

– Je viens d'apprendre. J'espérais vous trouver là. Je viens d'apprendre. Par sa mère. La fin du monde. Gérard ?

– Oui.

– Gérard il faut savoir.

– ...

– Il faut savoir. Pour sa mère. Il faut que vous sachiez. Il faut que vous témoigniez.

– Je saurai. Je témoignerai.

Témoigner. Avec les souvenirs de nos conversations. Avec les récits qu'il m'avait confiés dont certains enregistrés sur mini K7. Il faut faire revivre Jean-Pascal. Pour tous ceux qui l'ont aimé. Souvent il répétait que seuls l'écrit et l'art sont immortels. Il n'a jamais eu la prétention d'affirmer que ses écrits sont art et donc l'équivalent des demi-dieux. Il disait simplement que s'il avait un enfant, il écrirait pour lui, pour exister encore après sa mort. Jean-Pascal n'a pas d'enfant. Il n'a que des amis. Et moi.

J'ouvris le tiroir de son bureau. Je savais ce que j'allais y trouver. Des paquets de cigarettes, des lettres, beaucoup de lettres. Et la grosse chemise : « Journal ». Je passai mes doigts sur la couverture légèrement noircie, au bord, de crasse et de sueur. J'imposais presque les mains dans le geste eucharistique. Je témoignerai donc. Même si c'est peut-être en partie à cause de moi qu'il est mort.

Chapitre 1
Rupture des barrages

I

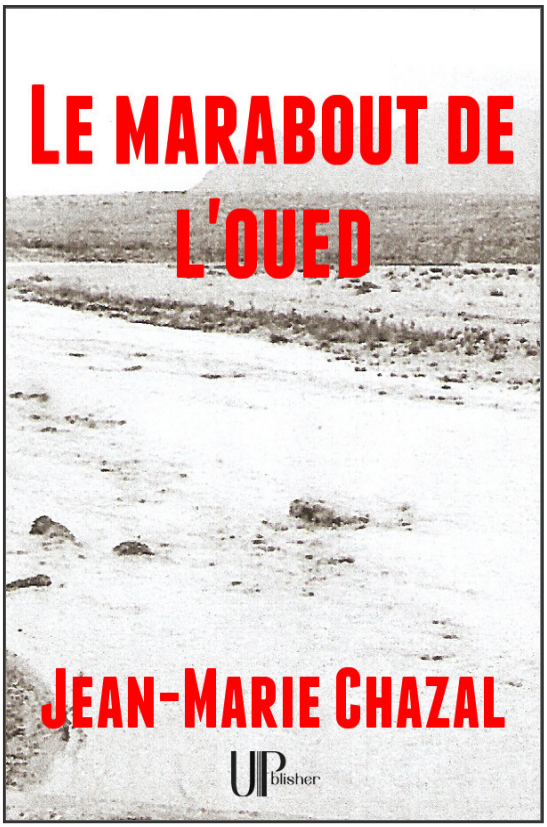
Vendredi 3 mai 1968 Paris
Rue des Écoles (5e arrondissement)

13 heures 45

Jean-Pascal abandonna le « Boul'Mich » immobile dans son flux et son reflux sans cesse renouvelé. Un jour de vagabondage il s'était plu à essayer d'imaginer ce que pouvait avoir été le coloré de cette foule il y a cinquante, cent, deux cents ans. Les habits avaient changé, mais certes pas cette ambiance diffuse, cette fronde d'intelligences avides de liberté comme de pouvoir. L'impudence de cette jeunesse sûre d'elle-même ne se manifestait jamais avec autant d'insolence tranquille que sur ces trottoirs jadis montés et redescendus à la rencontre de quelque cousette allant se réfugier dans la pénombre d'un estaminet de la rue Saint Séverin...

Pour comprendre ce qui va se jouer dans le quartier Saint-Michel en mai 68, rien de plus simple… revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Jean-Marie Chazal vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !



N° ISBN: 978-2-7599-0117-3

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com